



Quelques approches possibles
sur l'exposition...

Le LMAC-MP – **Laboratoire des Médiations en Art Contemporain en région Midi-Pyrénées** – est un réseau autonome qui réunit des professionnels de la médiation culturelle. Lien entre les œuvres et le public, le médiateur culturel propose d'accompagner le visiteur dans sa découverte des expositions.

Parallèlement aux visites accompagnées, ateliers, conférences qu'il organise, le médiateur élabore des documents écrits. Au sein du LMAC-MP, un groupe de travail s'est ainsi constitué afin d'échanger sur la place singulière qu'occupe l'écrit dans l'espace des œuvres. Il s'agit d'un travail de recherche construit dans le temps, sur l'expérience collective ; cet atelier se déplace régulièrement dans les lieux d'art contemporain de la région pour mener à bien sa réflexion.

Pour *Sans nuage, le bleu n'est pas une couleur*, huit médiateurs ont tout d'abord réalisé une photographie de l'exposition, sous l'angle de leur choix. Ils ont ensuite rédigé des récits faisant écho à cette image. Descriptif, fictionnel, analytique, poétique, humoristique, critique...chacun des textes est une lecture personnelle des œuvres. Ces écrits se distinguent volontairement des documents généralement édités par les institutions culturelles ; ils cherchent à parler différemment des œuvres.

Bonnes lectures ...

www.lmac-mp.fr



Bosphore

Le Bosphore.

C'est ce détroit de Turquie qui relie la mer Noire à la mer de Marmara, qui désunit les continents Europe et Asie.

Lieu de passage important. Ses courants sont pourtant dangereux.

Le Bosphore.

Fumée, photophore, sémaphore. Encore un effort. Pas si facile de naviguer. Surtout à se noyer comme ça dans le rose. Tentative tragique. Faiseurs de marines sur les bords de mer l'été.

Dans l'obscurité de la salle voûtée, la figure s'efface. Le bateau ivre, le bateau phantasme. Peut-être sa discrétion, sa réserve, traduisent son humilité face à l'immense mer, à l'immense décor. La mer est laïque. Le paysage prend corps.



Bleu étranger

De petits formats peints évoquant très fortement l'idée de voyage, à la manière d'un carnet, sont étalés ici sur le mur de l'exposition, carnet disloqué pour mieux considérer toute son étendue, toutes ses vues offertes au spectateur en un regard : départ, territoire lointain, paysage, nouveau monde, inconnu, inattendu, désespoir, tristesse, retour, arrachement.

Des espaces de pensées et des points de vue de l'artiste répartis sur fond bleu. Ce bleu nous renvoie aux espaces infinis de la mer ou du ciel, « à perte de vue ». Sans ligne d'horizon visible, représentation quelque peu occidentale du paysage, elle apparaît cependant à travers les routes empruntées par ces deux camions, juste devant nous, imperceptiblement nous imaginons une délimitation entre deux espaces : le ciel et la terre, le ciel et la mer.



Aujourd'hui est le grand jour, je pars vers la belle bleue. Mes valises à la main, je suis sur le départ. J'embrasse fortement ma mère, je lui dis « au revoir ». Nos regards sont très expressifs ; chacun retient son émotion, mais elle est tellement forte qu'il nous est difficile de la contenir. Je ne souhaitais pas que ce moment dure longtemps. Au fond de moi je sais qu'il s'agit d'un profond déchirement pour ma mère ; j'aimerais lui épargner une trop grande souffrance. Je la sens triste, emplie d'inquiétude mais je dois partir. « La mère qui crie sa douleur » ; « le ciel est bleu, la mer est bleue ». Mon heure est arrivée. Je pars. Ici, je n'ai pas d'avenir ; après avoir été privé d'une enfance, je ne veux pas m'enliser dans la solitude, la tristesse du monde. Je dois passer de l'autre côté, je dois fuir. Depuis tant d'années, je rêve de traverser cette étendue bleue. Le regard perdu, abandonné dans le

bleu, l'immensité de l'océan. Mais qu'y a-t-il derrière ce bleu. Il faut que je sache. Une force en moi me pousse ; une petite voix me dit « laisse-toi happer par les nuages, ils t'amèneront dans la grande bleue. Je me sens abandonné et je vis un cauchemar. Que se passe-t-il ? En moi, autour de moi ? Je suis envahi par un sentiment de confusion terrible, c'est le chaos. Je dois quitter ce pays, ses sons, ses odeurs. Il est temps pour moi de prendre ce bateau. La liberté n'est-elle pas là-bas...nul ne sait... cela me plaît de le penser, et d'y croire me fait rêver ! L'onirisme bleuté que ce paysage m'évoque, m'emmène vers des horizons merveilleux. Je ferme les yeux et j'imagine ces étendues, ces contrées lointaines. Je vois des moutons, des montagnes. Le bateau est là. Je monte, un dernier regard vers ma terre, et bientôt je traverserai le détroit de Gibraltar... ou irais-je...je ne sais pas. Je profite de cet instant, je m'abandonne, « je bleuis », je m'évanouis.



Virginie Noël-Guillon



Renaître

Aux portes du Paradis

Madame Lacombe, votre jugement va commencer, Saint-Pierre vous attend.

- Bonjour, je me présente, Saint-Pierre, le gardien des portes du paradis. Les membres du conseil d'administration et moi même, avons étudié dans le détail votre dossier avec le plus grand intérêt, je ne vous cache pas que nous sommes tous tombés sous l'admiration de votre travail. Vos actions sont remarquables : tableaux, vidéos, photos, modules, textes. C'est rare de rencontrer aujourd'hui une artiste aussi complète. En étudiant votre dossier, nous avons décidé que vous serrez logé au paradis. On pourrait croire que vous l'avez déjà vu, en vous lisant : « *Cette forêt nous enchante à l'ombre quand le soleil est trop violent, ou nous angoisse quand elle devient trop épaisse, pour revenir finalement à un chemin, une perspective, un rayon lumineux... Elle nous pénètre, le matin elle nous réveille, à midi c'est l'appétit de la vie et le soir on est face à l'éternel d'un coucher de soleil, ou d'un ciel gris aux reflets d'une pluie qui va tomber* »¹. Dans cette forêt il ne fait jamais froid, jamais

¹ *Forêt*, texte de Jeanne Lacombe pour l'exposition du même titre, au Domaine de Degrés, Gragnague, du 20 au 22 juin 2003.

chaud, il règne une harmonie, une tranquillité éternelle, ce cadre de vie favorise la création artistique, spirituelle, intellectuelle et l'épanouissement.

- Non

- Comment ça !

- Non, je refuse de vivre au paradis !

- Vous refusez notre offre ?

- Oui, je ne veux pas vivre au Paradis. Je veux être réincarnée. A chaque exposition j'amène mon public dans un nouveau monde, j'essaye de le surprendre en l'embarquant dans un autre univers. J'exploite d'autres médiums, c'est pourquoi j'ai tué la peintre qui vit en moi pour laisser place à la photographe, la vidéaste, l'auteur... L'artiste que je suis à vu naître et renaître différentes formes artistiques. J'existe avec un grand A. Dans cette vie j'ai exploré des pays qu'il me reste encore à découvrir. Depuis, la flamme de création brule en moi, j'essaye toujours de trouver un mode d'expression pour pas qu'elle se consume.

- Vous êtes sûr de votre choix Madame Lacombe ?

- Oui, je dois terminer ce que j'ai commencé sur Terre. J'ai consacré toute ma vie à l'art et je renaîtrai pour lui !

- Je comprends votre choix ! Si vous êtes sûr de vous, il nous reste plus qu'à suivre votre dernière volonté. Le programme de réincarnation est activé. Au nom de toute l'équipe, nous vous souhaitons bon courage pour vos nouvelles créations !

- L'art ne rime pas avec courage.

Jeremy Calixte

Les portes de l'art sont ouvertes pour toujours !



*« Bateau à l'horizon et horizons lointains. Sans nuage.
L'été file doux. On pense à vous.
Bon baisers de Tanger »*

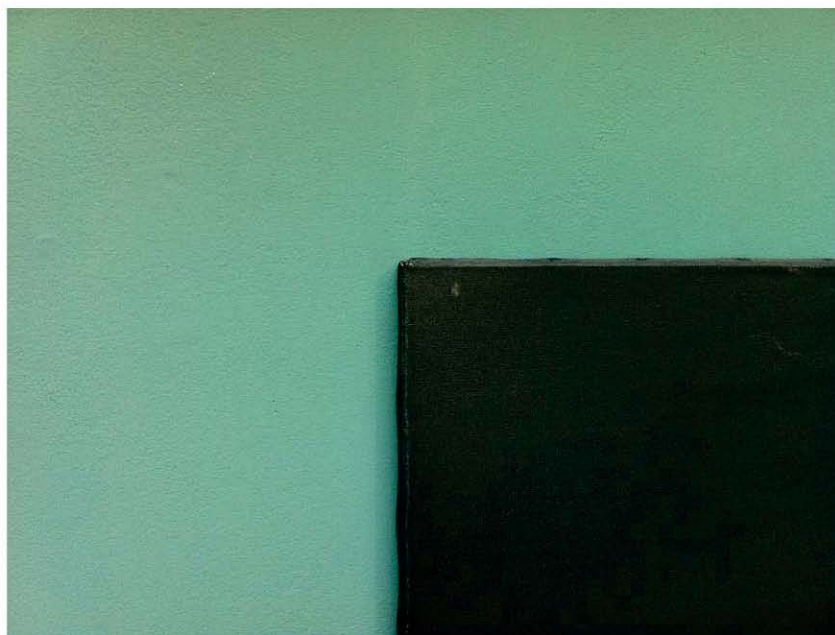
Haïku de l'infra-mince. De nos correspondances estivales. Aussi inutiles qu'indispensables. Ridicules et touchantes. Quelques mots griffonnés. Des pensées, le choix d'une image dans le tourniquet. Adressées, timbrées. Carte postale géante au bateau-cocotier. On dirait le sud. Le clignotant des devantures de nos souvenirs désuets, immenses. Les fresques des bords de plage, dans le blanc de l'été, à lécher des glaces à l'eau et regarder passer les bateaux. Comme le refrain de nos chansons fétiches.

Perec tout près. Les petites choses de rien. Traduction du motif, exotique, aigre-doux, en image imprimée et dont les couleurs jaunissent déjà, sous le soleil des vacances. Été. Le temps est suspendu - dit-on. Longer la balustrade. L'horizon court, vif et tranchant. Cadré serré, comme une découpe dans le décor des nostalgies. Le fil de vie glisse sous les doigts dans un long et lent panoramique. Les plans se juxtaposent et les horizons tracent une incise dans le ciel. Le tranchant de deux mondes. De bleu, de vert. C'est pourtant simple le paysage.

« Il y a tant de paix qui court dans ce pays. Des plaintes qu'on entendrait de loin si on pouvait. Il y a tant de bruit ici. On n'entend plus que lui. Le bruit blanc de l'été. Une guerre a repris. Plus au sud. Oh... c'est loin. Dans un silence parfait. Pourtant on entendrait. »

Le bruit blanc de l'été – Dominik A

Face aux œuvres présentées ici de Jeanne Lacombe ce sont des impressions, des sensations qui résonnent...Yves Klein, Clément Greenberg rôdent pourtant mais je les laisse pour ne garder que...



Juxtaposition

Élégance

Atmosphère

Nuance

Nature

Excentré

Lascivité

Attraction

Couleurs

Orient

Moutons

Bosphore

Etendues

Il fait frisquet. Un temps à se promener à la campagne, histoire de déprimer un peu parce que c'est dimanche, fin de semaine et début d'une autre, identique : c'est immuable, alors à quoi bon chercher à échapper à la sinistrose ambiante. La campagne, les froids dimanches, lorsque l'humidité s'insinue sournoisement entre les mailles d'un pull en laine, ça peut être très démoralisant. Celui qui a inventé les promenades dominicales devait aimer subir le temps qui passe, celui qu'il fait, celui qui donne des rhumatismes.

Le chemin serpente parmi les coteaux. Pourvu qu'il change de cap au prochain virage... On pourrait imaginer que derrière ces reliefs se terrent une mer, un océan à perte de vue, un but, un objectif, un ailleurs. Mais derrière le coteau, d'autres coteaux, innombrables, un désert vert et froid sous un ciel blanc de froid ou bleu pas franc. Ici, c'est nulle part et ailleurs.

La route continue, l'asphalte mouillé (parce qu'en plus c'est une route, pas même un chemin caillouteux) dégage, avec un peu d'imagination, cette odeur lourde des ports industriels, en plus froid, en plus rural. En fermant les yeux, la brise rappellerait un air vif et chargé d'embrun. Avec un peu d'imagination...

Les yeux ouverts, les coteaux se poursuivent, comme les bosses d'un dromadaire. Non, d'un chameau. On l'attend, ce Graal, celui qui fait que l'on est sorti, qu'on a enfilé l'imperméable et le pull en laine avant de parvenir, engoncé, à lacer des chaussures de randonnée qui laisseront l'eau s'infiltrer à la première flaque. Surtout, ne pas marcher dans l'herbe.

Et puis au prochain lacet de cette interminable et monotone route goudronnée, le voilà, le point d'attache tant attendu : un hangar, moche, terne, aveugle, sinistre ; mais ni vert, ni bleu pas franc.

Un hangar comme une présence franchement solitaire et imposante, avec quelque chose de plus que les autres hangars. Il doit bien avoir une histoire, probablement tragique vu le temps qu'il fait, les collines, la gadoue et les nuages qui traînent. Impossible que quelqu'un y ait un jour mis les pieds, là, au milieu de nulle part, personne n'y va jamais : pour quoi faire ?

Tant mieux, le hangar voyage sur place, bâtiment fantôme sur sa mer de prairies. Il ne s'ancre qu'à un nom insensé, au sol comme par hasard : « La Ferme du Lauragais ». Vous ne l'aviez pas remarqué ? Pas grave. De par ici ou d'ailleurs, du moment qu'il dépasse la ligne d'horizon...





LE BLEU C'EST LE NOUVEAU NOIR !

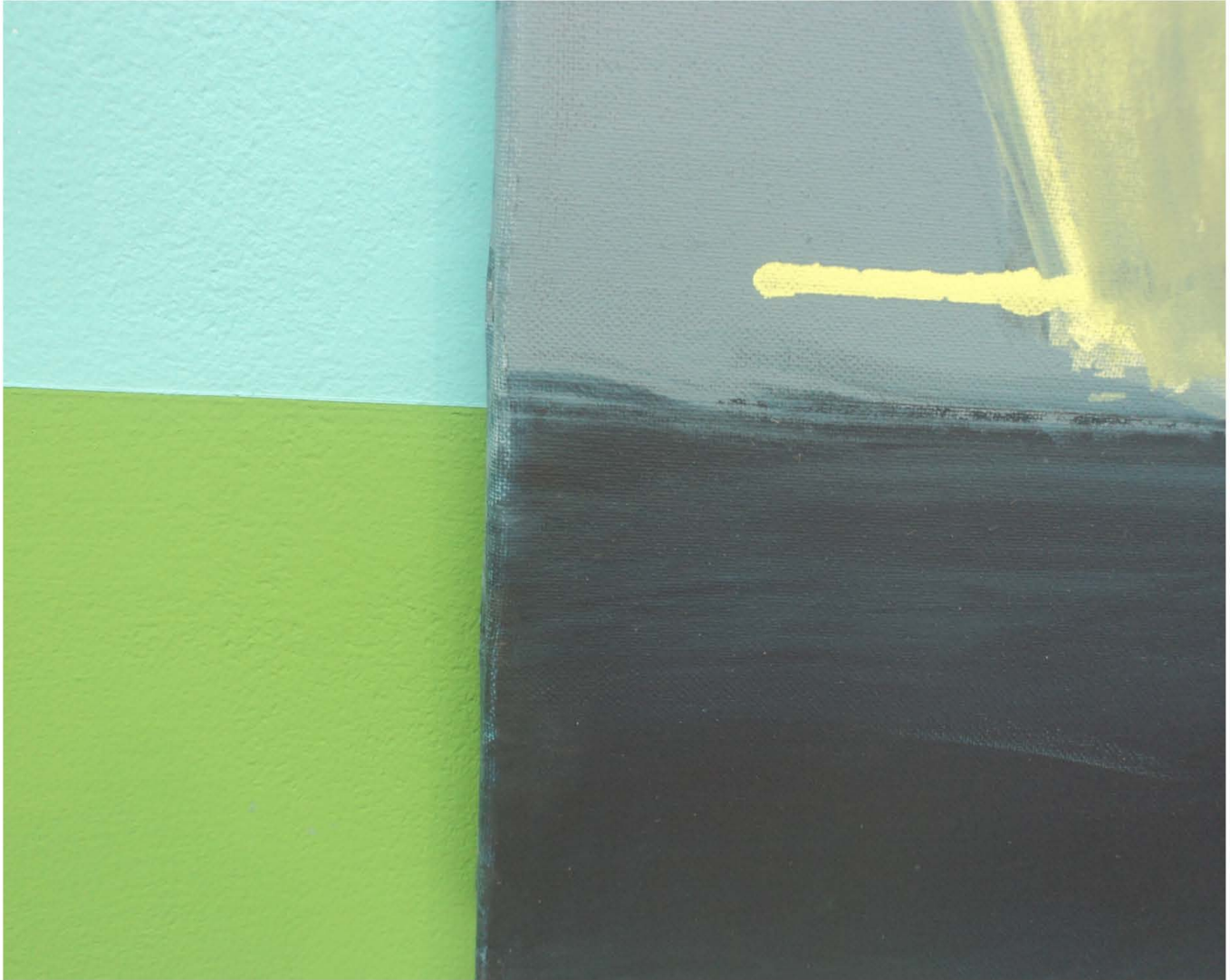


Vos regards...

Si, comme Anna Ciriani-Dean ou Enzo k, visiteurs, vous souhaitez partager votre lecture de l'exposition, n'hésitez pas à nous en faire part.

Merci.

L'horizon, une suspension entre deux états



Les horizons de Jeanne Lacombe sont flous. Le lien entre deux cultures, deux territoires se fait par la mer et par le ciel. Imperceptible.

Mes horizons sont aussi constitués par la mer et par le ciel. Ce n'est pas la même mer. En fait, ce n'est pas une mer. C'est un océan. L'océan Atlantique. Sous le même ciel qui se mêle à ce bleu

infini de l'eau. Mes horizons sont le flou de mon avenir, de mon retour aux Etats-Unis, en avion, au dessus de la mer bleue.

J'imagine que tout le monde a fait l'expérience du voyage, de passer d'un endroit à l'autre, sans se rendre vraiment compte de la distance qu'on a traversée dans un temps relativement court. On entre dans une voiture, dans un bus, dans un train, et on s'assoit. On ne bouge pas, on est dans un monde différent. Une capsule. On regarde la route et le paysage brouillant, mais on est dans notre bocal. En descendant, on ne se rend pas compte du trajet. On est monté, on est descendu. On marche sur un sol différent, dans un environnement différent. On peut se repérer du point de vue rationnel, mais le profond de notre être, notre pure physicalité, sait qu'il y a quelque chose qui ne va pas et cherche des réponses que la raison ne peut fournir qu'en partie.

Dans l'avion, c'est encore pire. On entre dans l'avion, quelques heures de trajet et hop...on est très loin du point de départ. La terre n'est plus visible, on ne voit que des nuages. On perd le sens de l'orientation – au sens physique et au sens psychologique. On sait grossièrement où on va et on regarde le petit avion pixellisé sur l'écran traverser le monde et qui paraît être très peu de temps. Mais cette tentative est vaine. Parce que ce sens de l'orientation, de contrôle sur notre itinéraire est faux. On sait très bien qu'on va atterrir à l'aéroport, à la destination qu'on a choisie, mais on ne sait pas si on arrive la même personne qu'on était au départ. Et quelques heures d'avion ne suffisent guère à la préparation mentale qu'il faut pour affronter un basculement aussi grand.

Et moi, je rentre aux Etats-Unis, un univers que je connais bien, mais duquel je me suis éloignée pendant un an. Dans l'avion, dans le ciel bleu, au-dessus de la mer bleue qui est cachée par les nuages qui n'existent pas, je me sentirai suspendue entre deux mondes. Je serai à la limite entre de nouveaux horizons qui deviennent de vieux horizons et de vieux horizons que je redécouvre comme nouveaux. Ne sachant pas ce qui m'attend et n'ayant pas de liens concrets. Un état de flou, d'incertitude. En bref...l'horizon.

Anna



Chaque tableau nous révèle des détails esquissés, comme si notre regard était porté vers quelque chose d'invisible.

Le silence se cache dans ces silhouettes effacées.

Comme si l'artiste ne voulait pas dire avec des mots, mais plutôt avec des couleurs.

Le figuratif ne se laisse pas approcher si facilement.

On se balade d'une pièce à une autre, changeant d'univers, au gré d'une parole dénuée de mots.

Enzo k.